

Sommaire

Préface (par Alain Caillé) (Re)vivre avec les animaux	9
Introduction	15
1. Qu'est-ce que l'élevage ?	21
2. Les promesses du travail	45
3. Les « productions animales »	69
4. La mort des animaux	97
5. Le vivant sans la vie	109
6. Vivre avec les animaux, une utopie pour le XXI ^e siècle	127
Conclusion : écoutons les animaux	149
Bibliographie	151
Table	161

*Il se peut que je vous déplaise
En peignant la réalité
Mais si j'en prends trop à mon aise
Je n'ai pas à m'en excuser
Le monde ouvert à ma fenêtre
Que je referme ou non l'auvent
S'il continue de m'apparaître
Comment puis-je faire autrement ?
Je ne chante pas pour passer le temps.*

Jean FERRAT.

À sa mémoire.

@ >>> Pour commander la version numérique :

- Vous pouvez commander la version complète de ce livre au format PDF au prix de **15 €** en cliquant sur le lien ci-contre¹ :

1. Ce lien vous amènera sur le site sécurisé de Paypal™ où vous pourrez régler votre achat par carte bancaire (ou avec votre compte Paypal si vous en avez un), vous recevrez ensuite par mèle un lien vers un serveur sécurisé pour y retirer le fichier PDF.

Préface

(Re)vivre avec les animaux

Dans l'édition du jeudi 7 avril 2011 du journal *Libération*, on pouvait lire l'information suivante :

Dans la zone interdite autour de Fukushima, il reste les bêtes. On estime que 100 000 animaux continuent de vivre, seuls, sur les terres devenues hostiles. Quelques irréductibles fermiers ne supportent pas de laisser leurs troupeaux crever de faim. Alors ils y retournent, malgré le danger, pour nourrir le bétail. Bien sûr, ils ne pourront pas vendre leur production, trop contaminée. Mais comment abandonner une vie et une exploitation qui, souvent, remonte à plusieurs générations ? « *Lorsque je les quitte, je me dis que c'est peut-être pour la dernière fois, alors je retire ma casquette et je me prosterne. Je pense que les bêtes me comprennent* », se désole un éleveur. (p. 17)

Comment ne pas être saisi par ce petit entrefilet ? En quelques lignes, il fait apparaître une dimension dramatique de l'après-Fukushima, guère évoquée, mais d'une extraordinaire charge symbolique. On ne peut vraiment appréhender toute son ampleur, toutefois, que si l'on est familier des travaux de Jocelyne Porcher, dont le présent livre offre une synthèse particulièrement éclairante et bien venue.

Frappés de stupeur et d'horreur, nous sentons tous qu'après le 11 mars, avec la conjugaison du tremblement de terre, et du tsunami qui a dévasté la région de Sendai et provoqué la catastrophe nucléaire de Fukushima, plus rien ne pourra encore être comme avant. Les Japonais, déjà lourdement touchés par les explosions nucléaires de Hiroshima et Nagasaki, vont-ils tous devoir payer pendant des décennies, en surmortalité et

en maladies variées, leur tribut au Moloch de l'atome ? C'est infiniment probable. Mais ce que nous découvrons, c'est que nous sommes tous des Japonais en puissance, à la merci du dérèglement climatique et d'un risque industriel dont la preuve est désormais apportée que rien ne peut nous prémunir à coup sûr. Ce qui vole en éclats avec Fukushima, c'est la certitude que nous pourrions indéfiniment pallier la rareté des ressources énergétiques grâce à un surcroît d'ingéniosité technique. Autrement dit, alimenter une croissance économique indéfinie par toujours plus de croissance, indissolublement technoscientifique, industrielle, économique et financière. Le Japon avait déjà été le premier pays riche à faire depuis une vingtaine d'années l'épreuve de la stagnation économique. À travers le drame qui le touche, il est aussi le premier à nous signifier que nous sommes entrés irrévocablement dans le temps du monde fini. Et dramatiquement fragile.

Tout cela, plus ou moins confusément, nous le savons, le sentons ou le pressentons tous. Mais ce que, pris dans le roulement des informations dramatiques sur les centaines de milliers de sans-abri, sur l'état des divers réacteurs de Fukushima ou sur la contamination de l'eau à Tokyo, nous avons totalement perdu de vue ou méconnu, c'est le sort des animaux. Et la question du rapport que nous entretenons avec eux. Un rapport ancestral, dit l'éleveur japonais. Plurimillénaire, rappelle Jocelyne Porcher. Et dans lequel la tonalité affective est aussi importante que la dimension économique et utilitaire. Voire plus, comme on le voit bien ici. Il n'y a aucune raison utilitaire, bien au contraire, à revenir sur des terres contaminées pour nourrir des bêtes inconsommables et invendables. Et à risquer, de surcroît, sa propre vie. Comment donc expliquer ce retour autrement que par un sentiment d'obligation morale et affective envers les animaux, fondé sur une empathie profonde et une certitude de compréhension réciproque ? « Je pense que les bêtes me comprennent », conclut l'éleveur, en effectuant sa prosternation rituelle, geste culturel et non « naturel » par excellence. Disons-le simplement : le rapport de ces éleveurs ne fait sens que si on comprend qu'il est régi par ce que Marcel Mauss, dans *l'Essai sur le don*, appelait la triple obligation de donner, recevoir et rendre, qu'il plaçait au cœur des relations entre les humains. Mais c'était, on le voit, encore trop limiter l'étendue de sa découverte. La triple obligation de donner, recevoir et

rendre n'est pas seulement l'affaire des hommes. Elle régit aussi notre relation aux non-humains. Aux animaux, en tout cas¹.

Voilà en tout cas ce qu'a découvert Jocelyne Porcher au long d'un parcours étonnant qui est indissolublement à la fois un parcours de vie, un parcours professionnel, un parcours théorique et un parcours éthique. Elle le relate admirablement dans les deux premiers chapitres de l'ouvrage qu'on va lire. Petite secrétaire comptable, rien ne la prédisposait à entrer en contact avec les animaux et à devenir, très modestement, éleveuse. Elle était encore moins prédestinée à passer, dans la foulée, un baccalauréat agricole, puis à suivre tout l'enseignement agronomique pour devenir chargée de recherches à l'Institut national de la recherche agronomique (INRA) en multipliant les études sociologiques de terrain auprès des éleveurs et en écrivant de nombreux livres. D'une fort belle plume, engagée et évocatrice, faut-il ajouter.

Au fil de ce parcours peu commun, animé par l'amour découvert pour les animaux, sa révélation, elle découvre, on le verra, au moins trois choses essentielles :

– En premier lieu que l'enseignement agricole, la zootechnie, ne veut voir dans les animaux, depuis ses débuts, non pas le vivant, l'empathie, la capacité à souffrir et à se réjouir, comme nous, mais uniquement des machines, sources de profit possible. La zootechnie enseignée dans les écoles d'agriculture se veut, en un mot, la « science de l'exploitation des machines animales ».

– La conséquence logique de cette représentation de l'animal est l'abattoir industriel, dont nous commençons à peine à mesurer toute l'horreur. Malgré les infinis problèmes qu'elle soulève, la comparaison avec les camps de la mort ne peut pas ne pas venir à l'esprit.

– Mais, et c'est sans doute là le point le plus important, la vraie découverte de Jocelyne Porcher, cette souffrance des animaux est aussi celle des éleveurs, dont la relation aux animaux reposait, outre la visée de rentabilité économique bien évidente et bien légitime, sur une dimension d'empathie, de don et de contre-don. Dans l'élevage, en effet, les animaux restent individualisés, ils ont le plus souvent un nom (plutôt, un surnom). Assurément, ils sont voués à finir dans nos assiettes. Mais en attendant, et en échange, il sont hébergés, nourris, soignés.

1. Et peut-être est-ce d'ailleurs réciproque. Mais n'allons pas jusque là.

Et aimés. Ou encore, comme le soutient Jocelyne Porcher, ils participent, consciemment et avec zèle, au travail commun.

Avec les « productions animales » ou encore « l'élevage industriel », expression que Jocelyne Porcher rejette puisque, précisément, il ne s'agit plus d'élevage, les animaux, parqués, attachés, engraisés artificiellement, bourrés d'hormones, sont en effet réduits à l'état de machines à profit. Aucun éleveur ne peut supporter cette mutation. Qui ne laisse plus subsister qu'un monde qu'on pourrait dire désanimalisé. Et donc déshumanisé.

Et c'est là où la brève de journal qui relate le retour périlleux des éleveurs japonais sur des prairies contaminées, où ils s'apprêtent en somme à mourir avec leurs bêtes, prend toute sa résonance. Ce n'est pas seulement l'adieu à leurs animaux qu'ils symbolisent en s'inclinant devant eux. Plus généralement, c'est l'adieu à l'élevage, sa mise à mort finale.

Car qu'est-il possible d'en sauver aujourd'hui ? Telle est la question cruciale soulevée par cet ouvrage. Dont il importe de bien mesurer la singularité. On ne compte plus les livres parus ces derniers mois sur l'horreur de l'élevage et de l'abattage industriels, et sur la souffrance animale. Ou, dans un tout autre registre, sur les dégâts écologiques produits par l'élevage, ou sur les risques de pandémie animale (vache folle, grippe aviaire etc.). Ou encore sur la « malbouffe ». Or, comme le montre très bien Jocelyne Porcher, la plupart de ces ouvrages concluent en définitive à la nécessité d'en finir avec l'élevage. La conversion au végétarisme se marie en effet fort bien avec la dénonciation des vaches, coupables d'augmenter drastiquement le méthane et le CO₂ avec leurs pets !

C'est une toute autre voie qu'explore Jocelyne Porcher. Ce qui lui importe au premier chef, c'est de conserver ce rapport de cotravail et d'empathie avec les animaux qui a structuré notre civilisation depuis une bonne dizaine de millénaires. Notre monde, pense-t-elle, ne restera humain qu'aussi longtemps que nous saurons encore vivre et coopérer avec les animaux. Dans cette optique, on pourrait dire que le degré de civilisation du rapport de l'homme à l'animal est le meilleur indicateur du degré de civilisation humaine tout court.

Propos dépassé ? Sans avenir ? Simple nostalgie d'un monde à jamais révolu ? Peut-être. Mais ce n'est pas absolument certain. La catastrophe de Fukushima, plutôt que la mort finale

de l'élevage, pourrait bien symboliser tout autant le début de sa résurrection. D'abord parce que la critique générale de l'excès d'industrialisme technoscientifique, qu'elle induira nécessairement, ne pourra pas ne pas avoir de retombées sur la critique de l'industrialisme agricole. Et parce que la crise de la mondialisation financière va conduire à d'indispensables relocalisations, propices à des élevages de proximité.

Mais surtout, et plus en profondeur et à plus long terme, après le 11 septembre 2001, après la chute de Lehman Brothers à l'automne 2008, après le 11 mars 2011, il devient chaque jour plus évident qu'il va nous falloir de toute urgence réinventer de nouvelles règles de coexistence possibles entre les humains. De nouvelles valeurs. De nouvelles idéologies politiques qui cesseront de tout miser sur la perspective d'une croissance infinie. Comment vivre et nous opposer sans nous massacrer si la solution au conflit entre les hommes ne peut plus être que chacun possède toujours plus ?

C'est cette question qu'il est possible d'énoncer à travers la perspective d'un convivialisme². À inventer. Et dans lequel le propos de Jocelyne Porcher pourrait vite prendre une place tout à fait centrale. La consommation des produits biologiques croît désormais de façon importante, alimentée par la peur des pesticides et des intoxications alimentaires. Que se passera-t-il lorsque l'opinion publique découvrira en masse les horreurs de la contention, de la réclusion et de l'abattage industriel des animaux si, comme tout le laisse à penser, elle n'entend pas renoncer à manger de la viande ? La réponse n'est pas trop difficile à imaginer. Nous sommes déjà habitués aux AMAP³, aux étiquettes « commerce équitable », « produit biologique » ou encore « viande hallal » etc. Il n'y a qu'un pas de plus à faire pour imaginer un label qui garantirait que la viande qu'on s'apprête à consommer est issue de l'élevage (aussi modernisé qu'on le voudra), que les bêtes ont été élevées et abattues dans des conditions décentes, que leur consommation met à l'abri des risques d'intoxication chimique, qu'elle permet à des éleveurs de vivre et d'entretenir les paysages etc⁴. Cette viande coûterait

2. Cf. Alain Caillé, Marc Humbert, Serge Latouche, Patrick Viveret, *De la convivialité. Dialogues sur la société conviviale à venir*, Paris, La Découverte, 2011.

3. Associations pour le maintien d'une agriculture paysanne.

4. Jocelyne Porcher, à qui j'ai fait lire une première esquisse de cette préface, me répond : « Comment distinguer les produits issus d'un élevage digne de ce nom de ceux qui sont issus des productions animales ? Un label "bien-être animal" est-il une bonne solution ? Sans doute pas, car cela reviendrait à normer le travail et la relation

vivre avec les animaux, une utopie pour le xx^e siècle

40 à 50 % plus cher, semble-t-il, que la viande industrielle. On en consommerait moins. Elle serait meilleure pour la santé biologique. Et meilleure encore pour la santé éthique et sociale. Alors, pourquoi pas, en effet ? N'est-ce pas une belle utopie pour le xxi^e siècle ?

Alain Caillé.

aux animaux et à réduire la diversité des systèmes d'élevage à un modèle de "bien-être" défini par l'encadrement des éleveurs, par les filières et par les scientifiques du "bien-être animal". C'est la "bio" dans sa dimension la plus authentique qui pourrait permettre d'offrir les meilleures garanties à condition qu'elle s'intéresse enfin et vraiment à l'élevage, soutienne les démarches alternatives et renonce au concept de "productions animales bio". La construction d'un cahier des charges "élevage", au sein d'un projet d'agriculture alternative, doit être une entreprise collective (éleveurs, chercheurs, techniciens, consommateurs, associations de protection animale...) qui intègre la diversité des éleveurs et des systèmes, le point de vue des animaux dans la mesure où nous pouvons le comprendre, et repose sur des bases économiques, sociales et éthiques communes. Un grand chantier en perspective ! Mais une vraie voie de pérennité de l'élevage compris comme bien commun. »

Introduction

Madonna avait mis bas au début de la nuit. Lorsque je suis revenue au matin dans la bergerie, son agnelle, pelotonnée contre sa mère, m'a regardée d'un air canaille. « Coucou ma mignonne », lui ai-je dit. J'ai pris dans mes bras son petit corps doux et tiède. Madonna en a profité pour se lever et s'ébrouer. J'étais ravie que l'agneau soit une femelle. C'était la première naissance de la saison et les filles semblaient s'en réjouir comme moi. « On y va mes belles ? » J'ai ouvert la barrière et elles sont sorties en se bousculant, autant par jeu que mues par le désir de courir, de sauter, de s'affronter en bagarres brèves et ostensibles. La petite de Madonna tétait, tout tranquillement. Je me suis demandé comment j'allais l'appeler. Elle avait un air coquin qui me plaisait, Friponne peut-être ? Le chien m'a tirée de mes réflexions en surgissant devant moi, tout à son travail déjà, sérieux et efficace. « Et toi, y'a pas le feu au lac ! », ai-je crié à son intention. Mais il était loin déjà et les brebis, sous son autorité, s'éloignaient en file ordonnée, la Vieille, corne en tête.

Bribes de mémoire, 1986.

Que vaut aujourd'hui une expérience d'éleveur comme la mienne, semblable à des milliers d'autres, comme l'ont montré mes recherches avec les éleveurs, une expérience sensible et belle avec les animaux, à l'heure où l'élevage est condamné au nom de l'environnement et de la « libération animale » ? À l'heure où les « productions animales » s'acharnent contre les animaux au nom de la raison économique et du profit ? À l'heure où, au nom de la compassion ou du pragmatisme, nous tendons à préférer le mort-vivant à la vie ? Depuis le XIX^e siècle,

le capitalisme industriel s'est emparé de l'élevage pour faire de la relation de travail aux animaux le marché porteur des « productions animales ». Le productivisme et la recherche forcenée du « toujours plus », plus de lait, plus de porcelets, plus d'agneaux, toujours plus vite, toujours plus profitable aux investisseurs de l'industrie de la viande, de l'agro-alimentaire, de la pharmacie, de la génétique, du bâtiment, de la banque... ont entraîné les éleveurs dans une course sans fin. Alors qu'au sortir de la guerre, les modernisateurs annonçaient des jours meilleurs pour l'élevage, force est de constater que ce n'est pas le meilleur qui est au rendez-vous, mais le pire. Les modernisateurs¹ annonçaient le bien-être généralisé grâce à la croissance infinie de la production. C'est la souffrance qui est aujourd'hui la production la mieux partagée dans les productions animales. Selon Serge Latouche [2011], la hausse du Produit intérieur brut s'est accompagnée, dans nos sociétés, d'une dégradation des rapports humains et d'une nette diminution du sentiment d'être heureux. Dans le travail avec les animaux d'élevage également, les relations se sont dégradées d'une manière vertigineuse. En même temps que les performances augmentaient, le bonheur d'être avec les bêtes s'est dissous dans les colonnes de chiffres et les calculs de productivité. Pourtant, l'élevage n'a rien à voir avec les productions animales. Contrairement à ce qui est le plus souvent affirmé, il n'y a pas un fil logique et inéluctable qui, sur la flèche du temps et du progrès, aurait conduit d'une relation archaïque à une relation moderne aux animaux d'élevage. L'élevage est une relation de travail aux animaux qui a dix mille ans, et qui continue d'exister envers et contre tout un peu partout dans le monde, alors que les productions animales ont cent cinquante ans et représentent l'un des rejetons les plus cupides et les plus malfaisants du capitalisme industriel. Avec le

1. René Dumont, alors qu'il était conseiller agricole du Commissariat général au Plan, écrit ainsi : « Nous créerons une organisation qui permette une expansion, un développement rapide, progressif et harmonieux de la production ; où l'homme dirigera l'économie avec la mentalité du consommateur : en regardant les faits économiques sous cet angle, il voudra accroître toutes les productions, diminuer le coût de fabrication. Il se fera le défenseur ardent de l'intérêt de la collectivité. Mais il entre en conflit avec l'intérêt général quand il se place du point de vue du producteur : il tend à réduire son activité, pour accroître son gain : alors les Offices devraient donner voix prépondérante aux représentants des consommateurs et de la collectivité. C'est là que réside la supériorité de tout organisme de producteurs interprofessionnel, donc restrictif. Les paysans pourront exiger une *extension de la production industrielle permettant de leur distribuer les moyens de travail modernes et le plus grand confort*. En contrepartie ils fourniront une abondance d'aliments, qui ne compromettra plus leur rémunération, au contraire, dans une économie de prix stables » [Dumont, 1946, p. 369].

capitalisme industriel, est née en effet la zootechnie, la « science de l'exploitation des machines animales ». Pourquoi, ont pensé les industriels, laisser aux mains des paysans ces sources de profit immenses que constituent la nature et les animaux ? En s'appropriant la relation de travail avec les animaux d'élevage, la zootechnie a radicalement changé les objectifs, les contenus et les règles du travail avec les animaux. Les partenaires du travail paysan qu'étaient les bêtes sont devenus des machines, semblables à des hauts-fourneaux, dont il fallait améliorer le rendement pour accroître les profits. La relation affective et esthétique des paysans à leurs animaux a été stigmatisée. Dans son traité de zootechnie², Sanson observait que la zootechnie « vise l'utile et non le beau », car « il s'agit de réaliser des profits. Pour la zootechnie, le meilleur animal n'est point celui qui serait reconnu le plus beau dans les concours placés au point de vue esthétique, mais bien celui qui rapporte le plus, dont l'exploitation est la plus lucrative » [Sanson, 1907]. Dans ce dessein, l'un des buts affichés de la zootechnie a été de rendre les animaux imbéciles, de les transformer en « automates qui n'exécuteront d'autres ordres que ceux qui leur sont commandés » [Dechambre, 1928].

C'est sur les fondations d'une zootechnie du XIX^e siècle, et paradoxalement au nom de la modernité et du progrès, que perdure aujourd'hui, dans les productions animales, un rapport utilitariste aux animaux fondé sur le mépris et le déni aussi bien des êtres humains que des animaux. Car le déni de l'affectivité et de l'existence des animaux, et les conditions de vie au travail délétères qu'humains et animaux subissent en commun, ont des effets désastreux à la fois sur les animaux, ce qui est relativement bien connu, mais aussi sur les éleveurs et sur les salariés d'élevage. Le fossé qui existe entre les procédures imposées par l'organisation industrielle du travail et les valeurs morales des travailleurs est le terreau d'une souffrance éthique profonde. Pour beaucoup, le travail dans les productions animales est devenu un travail de mort. Les charniers récurrents d'animaux « détruits » pour raisons économique-sanitaires en sont un exemple avéré. Face à cette évolution mortifère de nos relations aux animaux d'élevage, un certain nombre de nos concitoyens revendiquent du « bien-être » pour les animaux ou, de façon plus radicale, la « libération » des animaux. Or, la problématique du

2. L'édition complète des cinq volumes a paru en 1888.

« bien-être animal », si séduisante de prime abord, apparue en France dans les années 1980, vise non pas à proposer d'autres modes d'élevage mais à rendre compatibles « bien-être animal » et productivité, c'est-à-dire socialement acceptables les productions animales. C'est pourquoi, après trente ans de recherches et de mobilisation autour du « bien-être animal », les conditions de vie au travail des animaux d'élevage n'ont pas changé, elles se sont même considérablement aggravées. Nous sommes en effet passés d'une souffrance visible à une souffrance invisible, dissimulée par les bonnes intentions et les innovations techniques. Derrière le cache-misère de la réglementation, la violence et la cruauté des procédures demeurent. Par ailleurs, pour les partisans de la « libération animale », la relation de travail aux animaux est fondée sur un rapport originel d'exploitation qui ne peut être rendu autre. Il faut donc libérer les animaux de toute sujétion humaine, c'est-à-dire opérer une rupture aussi radicale que définitive entre les animaux et nous ; les animaux d'élevage mais aussi les animaux dits « familiers » qui, eux aussi, sont censés être victimes de notre domination. Cette rupture avec les animaux est également revendiquée par les industriels qui, compte tenu des difficultés que présentent aujourd'hui l'abattage et la transformation des animaux, préféreraient se passer d'eux pour produire de la matière animale. C'est pourquoi une association de protection animale comme People for the Ethical Treatment of Animals (PETA) aux États-Unis, appuyée par des philosophes liés au courant de l'éthique animale, soutient les biologistes qui travaillent à mettre au point un procédé de production de viande *in vitro*.

Vivre avec les animaux est donc devenu une utopie. *Ou-topos*. Un non-lieu. Un territoire impossible. Impossible à cause des rapports de force terriblement déséquilibrés entre la puissance des grands groupes industriels hégémoniques sur toute la planète et la bonne volonté individuelle et collective des millions d'agriculteurs et de citoyens qui aspirent à une autre relation aux animaux, à la nature, au travail et à la vie, et qui proclament, ici et ailleurs, qu'un autre monde est possible. Pour construire cette utopie et envisager une pérennité de l'élevage et de nos liens aux animaux domestiques, il est nécessaire de se réapproprier collectivement l'élevage et de poser de nouvelles bases du travail avec les animaux. L'un des axes les plus importants de renouvellement de la pensée de la relation aux animaux est de reconsidérer le statut des animaux, de rendre justice à leurs

compétences affectives et cognitives, et de comprendre la place qu'ils ont dans le travail et donc dans nos vies.

Au fil du récit de mes aventures avec les animaux et avec leurs éleveurs, c'est à un retour sur le sens de nos relations avec les animaux domestiques que je voudrais convier le lecteur. Qu'est-ce que l'élevage ? Quelles différences fondamentales y a-t-il entre l'élevage et les productions animales ? Pourquoi tue-t-on les animaux ? À quoi sert vraiment le « bien-être animal » ? Faut-il libérer les animaux ? Les animaux travaillent-ils ? Comment pourrait-on, au *xxi*^e siècle, surmonter la logique des productions animales, en finir avec l'industrialisation de la mise à mort des bêtes en continuant à manger de la viande et en réins-tituant une relation d'élevage cohérente avec nos sensibilités, nos aspirations et celles des animaux ? À toutes ces questions, j'essaie d'apporter des éléments de réponse et de discussion éclairés à la fois par mon expérience personnelle et par bientôt quinze années de recherches sur le terrain de l'élevage.